

# Palmyr Uldéric Alexis Cordier (1871 - 1914) \*

par Louis-Armand HÉRAUT \*\*

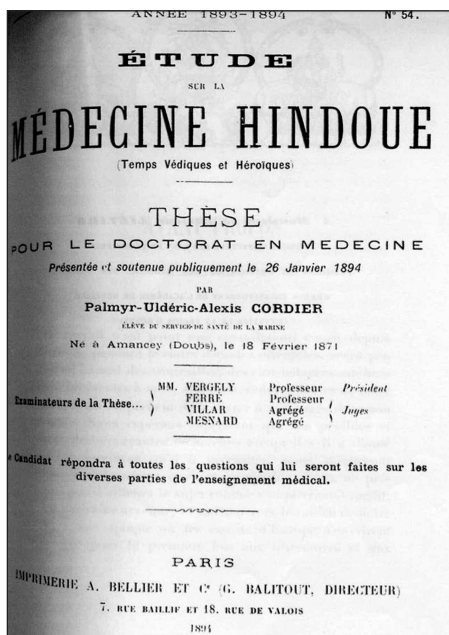
Cordier est né l'année de la défaite par la Prusse, le 18 février 1871, à Amancey, petite bourgade située à 30 Km au sud de Besançon dans le département du Doubs. Son père était agent voyer et sa mère, née Marie Herminie Maréchal, était marchande. Ses études secondaires au lycée Victor-Hugo de Besançon font de lui un bachelier ès lettres et ès sciences. Accueilli à Toulon par un parent directeur d'école au Morillon, il s'engage le 2 novembre 1889 au 4ème régiment d'infanterie de marine et il commence ses études de médecine à l'École de médecine navale de Toulon le 6 novembre 1889. Après avoir passé son premier examen du doctorat en médecine à Montpellier, il intègre, en novembre 1890, avec quatre inscriptions, l'École Principale du Service de Santé de la Marine et des Colonies de Bordeaux communément connue sous le nom de "Santé Navale" (3). Il fait partie de la première promotion de cette école militaire qui compte 147 élèves recrutés, cette année-là, avec des niveaux d'inscription différents. Sa fiche signalétique conservée au Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT) (6) de Vincennes nous apprend qu'il est plutôt de petite taille, 1m58, et que son visage ovale a la particularité d'avoir un menton à fossette. À l'époque, les études à Santé Navale étaient payantes et relativement chères. L'insuffisance de ressources de sa famille lui fait accorder une demi-bourse et un demi-trousseau. Trois ans plus tard, par lettre manuscrite du 20 décembre 1893, Cordier père sollicitera à nouveau un trousseau complet et une bourse complète afin de faire face aux dépenses de la troisième année d'étude ; sa demande fut appuyée par le médecin en chef Guès, directeur de l'École, qui souligne que Palmyr Cordier fait partie des meilleurs élèves de sa promotion. Le 23 janvier 1894, Palmyr Cordier choisit de servir dans le Corps de Santé des Colonies. Il soutient sa thèse de doctorat en médecine le 26 janvier 1894 (1).

Le sujet de thèse est "l'Ayurvéda", mot qui, pris dans son sens le plus large, peut se traduire littéralement par "science de la vie". Il englobe la médecine et toutes les disciplines qui se rapportent à la connaissance de la vie. Le terme "véda" signifie science, issu de la racine indo-européenne *wid* = savoir ; "ayuh" signifie pleine durée de la vie dérivé de la racine indo-européenne "aiw" qui exprime l'idée de longue vie et de force vitale. Dans une lettre datée du 27 novembre 1893 adressée au docteur Liétard, Cordier nous apprend qu'il "pratiquait l'étude du sanskrit, du pali et du zend, qui est de l'iranien ancien, depuis déjà cinq ans". Cette thèse est la seconde en France à s'intéresser à la médecine

---

\* Comité de lecture du 20 mai 2006.

\*\* 2, allée des Chevaliers, 78000 Versailles.



indienne des temps anciens (Arion Rosu) (5). Elle est dédiée au docteur Liétard, médecin inspecteur des eaux de Plombières, membre correspondant de l'Académie de médecine et indianiste réputé ; mentor de Cordier, il va devenir bientôt son ami le plus proche. Cordier limite volontairement son travail à la période védique (XIV<sup>ème</sup> siècle avant J.C.) et à la période héroïque ou épique (XIV-X<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.) mais il nous fait savoir que la période étudiée ne représente qu'une partie de son manuscrit. Dès la première phrase, avec une certaine hardiesse, le ton est donné : "Ce travail n'est pas une compilation..."

Pour le spécialiste de la médecine indienne qu'est Arion Rosu, cette thèse est intéressante dans sa forme et dans son fond car elle présente le trait original de recourir le plus possible aux textes védiques épiques ou juridiques. Cordier montre qu'il est déjà non seulement un expert en sanskrit mais qu'il est également un habile latiniste (5). La

thèse insiste sur l'importance de l'hygiène aussi bien alimentaire que corporelle, concept médical cardinal qui dirigea la médecine indienne des anciens temps. Cette conduite médicale avait jadis étonné les médecins grecs qui, entrés en contact avec la civilisation hindoue lors des conquêtes macédoniennes d'Alexandre le Grand en 325 avant J.C, avaient constaté que les médecins indiens plaçaient la diète et les régimes alimentaires bien avant les drogues. Ce concept d'hygiène et d'alimentation appliqué aux populations, réapparu au siècle des Lumières en Europe, s'imposera aux médecins militaires coloniaux français confrontés aux terribles épidémies qui ravageaient les territoires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique centrale confiés à leurs soins. Un de leurs premiers journaux professionnels ne s'appela-t-il pas *Annales d'hygiène et de médecine coloniales* ? La thèse de Cordier obtient la mention originale "extrêmement bien", reçoit les félicitations du jury et est transmise à l'Académie de médecine.

Le 21 février 1894, le père de Cordier, par une lettre adressée au Ministre de la Marine et des Colonies, sollicite à nouveau une aide matérielle pour faire face aux dépenses de l'équipement et du harnachement qui étaient à la charge de l'officier (6). Palmyr Cordier est nommé le 23 février 1894 "médecin aide major de 2<sup>ème</sup> Classe des Colonies" (médecin sous-lieutenant) puis il est désigné pour servir au Sénégal. Âgé de 23 ans, il quitte la France le 25 mars 1894. Avant de s'embarquer à Toulon, il commence la traduction d'un manuscrit sanskrit recueilli par un lieutenant de l'armée des Indes britanniques, manuscrit connu des spécialistes sous le nom de document Bower ; il étudie aussi *Sucruta*, un des grands médecins de la médecine hindoue (lettre du 31 mars 1894). Débarqué à Dakar, c'est le premier contact inoubliable avec le monde différent. À cette époque qui voit le développement de la révolution pastorienne, il n'y a pas eu que le microscope, il y a eu aussi le contact avec "l'autre" dans ses différences culturelles qu'il soit de culture

archaïque ou de très ancienne civilisation. Cordier en est le parfait exemple. Affecté à Thiès il y parvient par le chemin de fer qui vient d'être construit.

C'est une importante ville de garnison où Gallieni a exercé naguère son commandement. Il est chargé des soins aux militaires européens et sénégalais ainsi qu'à leurs familles. Il reçoit l'ordre d'organiser une "mission de vaccine" dans le Joal voisin. Il y obtint rapidement des résultats "inespérés" en créant un centre vaccino-gène. Cela lui vaut un "témoignage officiel de satisfaction" du gouverneur de la colonie (6). Il s'intéresse à la médecine autochtone et aux réalités ethnographiques du Sénégal (lettre du 20 janvier 1896) mais il n'en oublie pas pour autant ses études ayurvédiques. Cordier revient en France le 26 septembre 1895. Il a trouvé son séjour de 18 mois au Sénégal pénible et il juge le "pays misérable" (5).

Au cours de son congé de fin de campagne il apprend que sa thèse a obtenu une médaille d'argent de l'Académie de médecine. La plaquette imprimée à Besançon consacrée à Vagbhata, le plus célèbre des ayurvédistes après Suçruta et Caraka comporte sur son frontispice : *Dr Palmyr Cordier, Médecin des Colonies - Lauréat de l'Académie de Médecine*. Rapidement il est mis au tour de départ et, désigné pour servir à Madagascar, il débarque à Tamatave le 15 mai 1896, au lendemain d'une conquête qui fut un véritable désastre sanitaire qui provoqua 6000 morts par maladies et seulement 25 par action de guerre (1). Après avoir traversé un pays non encore pacifié, il parvient à Tananarive. Le général Gallieni n'arrivera sur la grande île qu'en septembre. Affecté à l'hôpital de Isoavinandriana, près de la capitale, il rencontre des Indiens qui lui font venir de Bombay de nombreux livres (lettre du 8 septembre 1896) (in Arion Rosu). La langue malgache "hova" l'intéresse, il la trouve harmonieuse quoique, remarque-t-il, certains esprits "aussi étroits que belliqueux" la méprisent (lettre du 20 octobre 1896). Parallèlement, il répertorie presque 500 auteurs de langue sanskrite. Son activité érudite le fait remarquer par l'indianiste allemand Julius Jolly qui lui propose une collaboration, ce que Cordier, volontiers cocardier refuse : "je ne me soucie pas de lui livrer un travail tout fait dont il recueillerait le fruit. S'il désire une bibliographie, il n'a qu'à faire des recherches qui lui seront plus faciles qu'à moi...", écrit-il dans une lettre de Tananarive du 10 février 1896 adressée à Liétard. Arion Rosu, admiratif, écrit : "on peut se rendre compte de ces recherches textuelles minutieuses en feuilletant les livres sanskrits étudiés par Cordier, qui soulignait au crayon rouge les noms d'auteurs et au bleu les titres des textes, alors que le crayon noir et l'encre rouge étaient réservés à d'autres annotations (variantes, explications, etc.).

Malgré ses nombreuses obligations médico-militaires, son activité de linguiste ne faiblit pas. Cordier publie à Madagascar un ouvrage intitulé : *Études sur la médecine hindoue*. Antananarivo (Tananarive) 1896, 7 p (5).

Muté à Tamatave, port très malsain de la côte Est, dénommé à l'époque "tombeau des Européens", Cordier tombe très gravement malade. Souffrant de dysenterie et de paludisme, il présente les signes d'une anémie profonde. Sa vie est en danger, aussi est-il rapatrié d'urgence le 19 mai 1897, il arrive en France le 11 juin 1897. Il restera par la suite de santé fragile. Soigné à Marseille, il bénéficie ensuite d'un congé exceptionnellement long de six mois. Les travaux du médecin aide major de 2ème classe Cordier retiennent l'attention des maîtres orientalistes français de l'époque. Des rendez-vous sont pris et, dans une lettre du 30 juin 1897 Cordier écrit qu'il se prépare à répondre "sans témérité" aux demandes des deux maîtres français de l'indianisme, Barth et Sylvain Levi.

Cordier profite de son séjour en France pour poursuivre sa quête de documents sanskrits qu'il mène jusqu'en Allemagne (lettre du 8 novembre 1897).

Fin novembre 1897, à la suite d'interventions en sa faveur auprès du Ministre des Colonies, il est désigné pour servir aux Indes. "Ce résultat n'a sans doute pas été obtenu sans peine... Que l'ombre de Dhanvantari continue à nous protéger" (Lettre du 28 novembre 1897 ; Dhanvantari est l'équivalent hindou d'Esculape). Le départ pour la terre promise se fait le 19 décembre 1897. Ce fut une immense joie pour Cordier de pouvoir fouler enfin la terre antique et vénérable du sous-continent indien. "l'Inde est le paradis des médecins et il y a plus d'officines ayurvédiques que d'autres magasins", écrit-il plein d'enthousiasme. Cependant les fakirs, bien qu'ils soient entourés des plus grands égards par la population lui donnent l'impression de "véritables aliénés". Il arrive à Chandernagor, établissement français immédiatement au nord-est de Calcutta, un grain de poussière de ce qui fut l'éphémère empire français des Indes orientales au XVIIIème siècle. Il s'installe au bord du fleuve dans une maison princière à étage, par crainte des serpents. Grâce à son érudition sanskrite qui en fait un Européen atypique aux yeux des autochtones et par quelques guérisons de morsures de serpents qu'il doit au sérum anti-venimeux de Calmette, sa réputation auprès des populations autochtones grandit. Il est appelé à soigner plusieurs femmes brahmanes, on ne le regarde plus comme un véritable étranger. Afin de faciliter les contacts, Cordier s'est "mis ferme à l'étude du bengali". De l'autre côté du fleuve, il y a le village de Balpara où "fleurissent 200 pandits et astrologues ; ce sont des gens serviables, à consulter lorsqu'on a une difficulté quelconque de traduction". Cordier loge chez lui deux lettrés bengalis avec lesquels il "sanskritise" tous les soirs. De ce fait, il peut traduire un traité ésotérique difficile qui fait autorité en alchimie. Les lettres adressées à Liétard montrent un Cordier attentif aux réalités physiques et sociales, aux pratiques religieuses du Bengale. Il fait la connaissance de médecins ayurvédistes réputés et de Pandits (Sages Brahmanes). Il se lie à des Indianistes britanniques dont il force l'estime et qui le font admettre à la Société Asiatique du Bengale (1898), deux ans avant qu'il entre à la Société Asiatique de Paris où il sera parrainé par son aîné Liétard (1900).

En plus de ses multiples obligations professionnelles à l'hôpital et en ville, le médecin colonial devient pour Arion Rosu un des pionniers dans l'étude de la chimie indienne qui, peu après, intéressera le chimiste français et historien des sciences Marcellin Berthelot. Dans une lettre du 14 mars 1900, Cordier indique qu'il a fait faire l'analyse des médicaments que l'on trouvait alors le plus souvent dans la boutique d'un kaviraja et constate la part importante des drogues à base de mercure. Cordier, dans ses lettres, décrit à Liétard les pratiques médicales indiennes qu'il peut observer et l'évolution sociologique de ce pays de vieille civilisation en contact avec des Européens dominateurs. Ces pratiques médicales qui paraissaient archaïques aux Européens de la fin du XIXème siècle n'étaient pas très éloignées de celles qui s'observaient un siècle plus tôt en Europe, avant que survienne la grande révolution médicale jennérienne. Arion Rosu, qui a lui-même longtemps travaillé en Inde, atteste que la description de Cordier garde encore son intérêt de nos jours au Bengale.

Cordier est attiré par le nord de l'Inde et le Tibet. Cette curiosité s'appuie sur une double conception. Sans nier l'ancienneté et l'originalité de la médecine indienne, pour Cordier son âge d'or est celui de la période bouddhiste. C'est l'époque "féconde" par excellence, caractérisée par le foisonnement des idées, les créations d'écoles et d'hôpitaux. Par ailleurs, dans la ligne de son maître Liétard, il s'interroge sur les intrications de

la médecine indienne avec la médecine grecque. Cela l'amène nécessairement vers les régions du nord de l'Inde qui ont été en contact immédiat avec la culture grecque, au moment de l'invasion macédonienne d'Alexandre le Grand et par l'intermédiaire des royaumes gréco-asiatiques dont certains persistent longtemps. Ces influences grecques sur la médecine indienne ont été ensuite réactivées, de façon indirecte, par les apports de la médecine arabe lors des conquêtes musulmanes du VIII<sup>ème</sup> et du XVI<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Par ailleurs considérant l'ère bouddhiste comme le sommet le plus accompli de l'Ayurvéda, il étudie les pratiques médicales à travers les pays asiatiques influencés par le bouddhisme quand ce dernier, persécuté en Inde, sera contraint à l'exil. Il est amené à s'intéresser aux documents tibétains, chinois et mongols. Pour avancer dans cette problématique, il se met à l'étude du tibétain, "langue rébarbative" dont il va devenir une référence pour le monde occidental. Dans ce domaine, une fois encore, il a été sur le terrain un pionnier, ouvrant le domaine nouveau de la grande Inde et l'étude comparative du bouddhisme qui sera développé par Sylvain Lévi. Dans le courant de l'automne 1898, Cordier, fantassin infatigable de la recherche ayurvédique, entreprend un long voyage dans l'Inde du nord d'où il rapporte "une montagne de livres". Il remonte la vallée du Gange jusqu'au Pendjab et au Cachemire, s'arrête à Bénarès ; cette ville des Pandits et de la ferveur religieuse lui laisse une profonde impression.

Le 3 mars 1899 il est promu médecin aide major de 1<sup>ère</sup> classe des Colonies (enfin médecin lieutenant ! Cinq ans après sa sortie de Santé Navale...). Pour le travail paléographique, il prend chez lui un Kaviraja réputé ainsi qu'un copiste envoyé par le collègue sanskrit de Bénarès. L'exploration du nord s'étendit au Rajasthan pour dépouiller le fonds de Bikaner (4 septembre 1899) et de Jaipur (11-13 septembre 1899). À Bikaner, Cordier reçoit un accueil princier. Il y dépouille 312 manuscrits médicaux dans la bibliothèque princière qui renferme plus de six mille manuscrits, "une des plus riches de l'Inde et peut-être la plus précieuse comme antiquité", écrit-il. Certains documents très anciens s'effritent et menacent de tomber en poussière ; il en réalise une copie et grâce à ce travail certains d'entre eux, considérés comme perdus, ont pu être préservés. Dans sa dernière lettre de Chandernagor (14 mars 1900), Cordier dit son intention de passer un mois dans le sud-est de l'Inde, à Tanjore et à Madras. Avant de repartir pour la France, il se rend du 20 au 29 juin 1900 à Tanjore pour y travailler à la bibliothèque du palais. Outre un ouvrage érotique illustré en couleur, il y trouve deux ouvrages vétérinaires illustrés ; 214 manuscrits médicaux sont relevés par Cordier, 91 sur papier et 123 sur feuilles de palmier.

Au cours de son premier séjour en Inde il fait imprimer à Calcutta : *Quelques données nouvelles à propos des traités médicaux sanskrits antérieurs au XIII<sup>ème</sup> siècle*, (1899, 8 p. Publication privée). Il publie "Médecins et médecine au Bengale" dans les *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, Paris, 2, 1899, p. 555-562.

Ses notes militaires sont excellentes (6). On y apprend qu'il a pris de sa propre initiative des mesures efficaces contre la peste bubonique qui sévissait à Calcutta et menaçait Chandernagor. Rappelons qu'en 1894 Alexandre Yersin, médecin du corps de santé colonial, avait découvert à Hong-Kong le bacille qui porte son nom (8) et que, de l'autre côté du sous-continent indien, Paul-Louis Simond, autre médecin colonial, venait de démontrer à Karachi en 1898 le rôle vecteur de la puce du rat dans la transmission de la peste (7). Il combat le paludisme mais il en est lui-même atteint. Cordier est proposé pour la croix d'officier d'Académie.

Afin d'éviter un troisième hivernage au Bengale, pays assez malsain, Cordier sollicite de rentrer en France au cours de l'année 1900 avec le ferme espoir d'y revenir. "Je rapporte surtout des matériaux", écrit-il à Liétard. Après trente mois de séjour au Bengale, Cordier retrouve la France le 30 juillet 1900, ce qu'il trouve "amplement suffisant lorsqu'on sort d'un enfer comme Tamatave" (lettre du 14 mars 1900). De retour en Franche-Comté, il reprend avec Liétard ses échanges de travail et d'amitié, soit à Plombières soit à Besançon. La réputation de Cordier grandit, il étend ses contacts aux meilleurs spécialistes orientalistes français de l'époque. Ces derniers interviennent encore auprès du Ministre des colonies pour obtenir son retour en Inde. Pendant son congé métropolitain il fait paraître : "Vagbhata". Étude historique et religieuse", *Journal asiatique*, 1901, p. 147-181. "Variole, son traitement magico-religieux", *Janus*, 1901, p. 306-308. Et "Origines, évolution et décadence de la médecine indienne", *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, 1901, p. 77-89.

Le 11 juin 1901, Cordier est promu médecin major de 2<sup>ème</sup> cl. des Troupes Coloniales (médecin capitaine). Malgré quelques troubles cardiaques, il repart pour l'Inde le 21 septembre 1901, et débarque à Pondichéry le 11 octobre 1901. L'indianiste allemand J. Jolly, avec lequel il n'a pas rompu tout contact, attend de lui des documents sur l'Inde du Sud. Il poursuit à Madras ses recherches dont on a la trace à la Société Asiatique sous le titre : *Notice des manuscrits médicaux sanskrits déposés à la Government Oriental MSS. Library, Madras* (14-26 avril 1902), catalogue de 38 pages, précédé de 5 feuillets en bengali. Arion Rosu souligne que ce catalogue manuscrit est plus complet que celui qui a été imprimé. On y trouve des documents sur l'alchimie, la magie, la diététique et la chimie culinaire. Cordier est parmi les premiers Indianistes à exploiter, pour l'histoire de l'enseignement médical, des sources juridiques non médicales en sanskrit bouddhique et en pali. En récompense de ses travaux, Cordier est nommé secrétaire pour la section Inde au Congrès des orientalistes de Hanoï du 3 au 8 décembre 1902. Il fait une communication sur les découvertes des manuscrits médicaux et alchimiques qu'il a acquis ou fait copier (150 documents médicaux sanskrits, en majeure partie inédits, depuis son arrivée à Chandernagor jusqu'à la fin de l'année 1902). Il publie : "L'enseignement médical dans l'Inde ancienne. Temps Védico-Brahmaniques", *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, 1, 1902, p. 177-191. Texte repris dans *La France médicale*, 49, 1902, 11, p.197-201. L'analyse provisoire des œuvres médicales du Tanjur tibétain, "Introduction à l'étude des traités médicaux sanskrits inclus dans le Tanjur tibétain", *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, p. 604-629. *Le Museon* publie un aperçu des plus importants textes recueillis par Cordier entre 1898 et 1902. Et ses notes militaires signalent un "excellent praticien doublé d'un savant. Signé Gouzien".

### 1903 Premier séjour en Indochine

Son séjour en Inde prend officiellement fin le 3 août 1903, séjour compté comme affectation en temps de paix. Son affectation au Tonkin débute le lendemain, le 4 août 1903. Il est affecté à Hanoï. "Timide, modeste, désintéressé, consciencieux, médecin instruit et dévoué, orientaliste remarqué, véritable bénédictin", tels sont les mots employés par Grall, chef aussi prestigieux qu'exigeant. Le départ pour la France se fait quatre mois plus tard, le 19 janvier 1904. Son séjour au Tonkin compte comme un séjour en pays en guerre (6). Arrivé en France, il apprend la mort de son maître et ami Gustave Liétard (4 avril 1833-8 février 1904), président de la Société de linguistique, initiateur des recherches ayurvédiques, aussi respecté en France qu'à l'étranger ; "un vide cruel dans les rangs si clairsemés des orientalistes français", écrit Cordier qui est profondément ému.

### 1904 -1905 France

Cordier reçoit diverses affectations métropolitaines (6ème RIC à Brest et au 23ème RIC. à Paris). Avec L. de La Vallée Poussin, il publie un important ouvrage : *La Dogmatique bouddhiste*. C'est à nouveau le départ ; il embarque le 18 février 1906 pour le Tonkin où il arrive le 21 mars 1906. À son arrivée il est promu Médecin Major de 1ère cl. (Médecin commandant), grade qu'il ne dépassera pas. Les tournées de vaccination le mettent en contact avec toutes les couches de la société indochinoise ; ces activités médicales ne sont pas sans danger car le pays reste instable. Outre ses recherches sur le tibétain, il participe à une étude ethnographique sur les "Kos" de la province du Haut-Mékong, population montagnarde primitive dont la langue appartient au groupe tibéto-birman (*Revue indochinoise*, 1906, p. 1098-1096). Son deuxième séjour en Indochine arrivé à son terme, Cordier embarque à Haiphong le 29 avril 1908 sur le vapeur "Amiral Ponty" ; le 5 juin 1908 il est à Marseille. Ce séjour est considéré comme "séjour de guerre".

Cordier est affecté au 6ème RIC à Brest et il bénéficie de plusieurs congés de trois mois, renouvelés pour raison de santé. Il publie son *Cours de tibétain classique* à l'École Française d'Extrême Orient et il prépare un manuel qu'il n'aura pas le temps de finir. Toutefois il réussit à faire paraître l'index du "Tanjur" tibétain en deux volumes dont le second sera posthume (catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale Paris 1904 -1915). Le "Tanjur" est un immense corpus d'une centaine de volumes concernant le bouddhisme tantrique, bouddhisme ésotérique qui vise l'accès à des niveaux supérieurs de conscience. Le 24 août 1909, il se marie à la mairie du 11ème arrondissement de Paris avec mademoiselle Marie-Louise Colas, orpheline de père, âgée de 19 ans. L'enquête de gendarmerie, préalable au mariage d'un officier, apprend que la future épouse appartient à une famille ouvrière "honnête et modeste...", ayant une réputation de "travailleurs..." sur laquelle il n'y a que de "très bons renseignements" ; le rapport ajoute : "pas de dot, espérance de fortune nulle" (6). Le couple n'aura pas de descendance.

Désigné pour l'Annam et placé en position hors cadre, Cordier embarque à Marseille le 13 février 1910. Les documents ne permettent pas de savoir s'il est accompagné de sa jeune épouse. Il est affecté à l'hôpital mixte de Hué où il doit faire face à une épidémie de choléra. Une affection hépatique l'oblige à quitter l'Annam le 31 janvier 1911 ; il est muté au Tonkin réputé plus sain. Affecté au service général rattaché à l'hôpital d'Hanoi, placé en position hors cadre, il est chargé de la "Vaccine mobile du Tonkin" basée à Viétri. Le 10 juin 1911 il est réintégré dans les cadres du grand hôpital "de Lanessan" de Hanoi. Ses notes militaires sont élogieuses : "remarquable, se place au 1er rang du corps. Très ponctuel, très discipliné, dévoué, à la fois ferme et bienveillant avec les malades", écrit le médecin général Clarac qui vient de quitter l'École du Pharo qu'il a créée (4) ; il ajoute "excellent médecin doublé d'un savant" (6).

Cette année-là paraît le dernier travail médico-historique indien de Cordier ; il traite du "mal royal", la phtisie pulmonaire. L'article est publié dans les *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, (1912), p. 255-266 et 535-548 "avec une traduction aussi élégante que fidèle", remarque Arion Rosu ; il y donne plusieurs formules pour le traitement minéral et iatrochimique de cette maladie dans la littérature ayurvédique ("Histoire de la médecine indienne. La phtisie pulmonaire" traduit par M le Dr P. Cordier médecin major de 1ère classe des Troupes Coloniales). Le 2 avril 1912, il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Le 30 mai 1912, il embarque à Haiphong sur “L’amiral de Kersaint”, il est de retour en France le 8 juillet 1912. Ce séjour compte comme séjour de guerre. En effet, au Tonkin, les opérations de police restent nombreuses contre les “bandits”, les “pirates” tonkinois et même contre les “irréguliers” et “réformistes” chinois du docteur Sun Yat Sen qui ont abouti à la chute du plus vieil empire du monde. Début 1913, Cordier fait parvenir plusieurs communications sur la médecine tropicale contemporaine observée en Indochine : “Dysenterie et hépatite suppurée”, *Annales d’hygiène et de médecine coloniales*, 16, 1913, p. 444-446. “Observation de mycose pulmonaire simulant la tuberculose”, *AHMC*, 16, 1913, p. 449-451. Et “Plaie pénétrante du crâne par armes à feu”, *AHMC*, 16, 1913, p. 784-786.

Sur le plan militaire, sa valeur est reconnue de tous, on lui reconnaît une “modestie égalant son mérite”. Il est affecté au 5ème RIC, anciennement à Cherbourg mais qui, les menaces de guerre en Europe se faisant plus précises, a fait mouvement à Lyon en janvier 1914.

## 1914

Les renseignements qui suivent sont, en grande partie, issus du rapport manuscrit du médecin major de 2ème cl. des Troupes Coloniales De Schacken (promotion 1902 à Santé Navale) (6). En effet le 3 janvier 1914 à Lyon, De Schacken rencontre Cordier, son chef hiérarchique ; il va l’accompagner jusqu’à sa mort. “C’est un homme usé par les longs et nombreux séjours aux colonies. On lui donnait facilement un âge médical de 15 ans plus élevé que son âge réel. Vieux paludéen, souffrant des suites quasi permanentes de dysenteries contractées en Annam, il est de plus atteint de bronchite chronique et d’emphysème pulmonaire”. Proposé pour le grade supérieur, Cordier est assailli de scrupules : sa santé lui permettrait-elle de continuer à servir sans faillir ? Dans le courant du mois de février sa décision est prise, il demande à être placé en “résidence libre” pour se mettre à la disposition de la Bibliothèque Nationale, position qui lui permettrait de terminer son travail sur le fonds tibétain pour lequel il est officiellement mandaté. La réponse du commandement est sans ambiguïté : “Il n’y a pas assez de médecins pour mon corps de troupe pour qu’on puisse en distraire un pour cataloguer le fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale. 16 février 1914. Signé illisible”.

Le 1er mars 1914, il demande à être radié du tour de départ colonial pour raison de santé et fait part de son intention de faire valoir ses droits à la retraite dès qu’il aura atteint 25 ans de service. Les risques de guerre en Europe grandissent. Cordier ne néglige pas ses devoirs militaires. Dans ses notes, il est marqué que “son dévouement est à la hauteur des circonstances” et sa demande de mise à la retraite est officiellement regrettée par le commandement (Lyon, 15 mars 1914). Fin juin, sa santé continue à se dégrader, il est dans l’obligation de garder la chambre pendant 8 jours. En juillet, Cordier reçoit les réservistes. Il s’acquitte de “tâches particulièrement lourdes avec un inlassable dévouement”.

Le 3 août 1914, l’Allemagne déclare la guerre à la France. Le 5 août, le médecin général inspecteur Nimier, directeur du Service de Santé du 14ème corps d’Armée, vient spécialement au 5ème RIC pour juger de l’état de santé de Cordier et il lui propose de ne pas partir en opération de guerre. Cordier est inflexible et répond qu’ “il devait faire son devoir”. Le 6 août, le 5ème R.I.C. est transporté par train à Épinal. Cordier “assure remarquablement son service”, notent ses chefs. Puis c’est la difficile traversée de la Lorraine qui se fait dans des conditions pénibles, les troupes dorment à la belle étoile et



les nuits sont fraîches. Le 19 août, en application du plan français XVII qui prévoit une offensive en direction de la Sarre, les Troupes Coloniales, drapeau déployé, s'élancent avec pour mot d'ordre "en avant et à fond !". Cordier installe un poste de secours sur le champ de bataille, les médecins y "soignent de jour et de nuit" les blessés qui affluent. Les Français tombent dans un piège, ils se heurtent à de nombreuses mitrailleuses qui les déciment et ils sont soumis aux tirs d'une artillerie allemande hors de portée de la nôtre. Le 20 août, à Walscheid, petite bourgade du sud du département de la Moselle, sise au sud du canal de la Marne au Rhin sur les contreforts des Vosges, Cordier installe une ambulance improvisée sous le feu de l'artillerie lourde allemande. Le feu tue, le courage ne suffit plus. Nos troupes sont obligées de se replier sous la pression des Bavarois qui contre-attaquent. Cordier et ses adjoints restent auprès de leurs blessés. Le 21 août "aux premières lueurs de l'aube", note De Schacken, ils sont faits prisonniers. Les blessés français sont pris immédiatement en charge par le Service de Santé allemand. Au deuxième jour de captivité, Cordier, l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé, subit un interrogatoire que De Schacken qualifie de "sévère". Au retour il tombe gravement malade. De Schacken finit par obtenir des Allemands un lit et un infirmier français pour lui donner des soins. La température est élevée, l'anorexie complète, le délire constant, la toux fréquente. Les Allemands, dans un premier temps respectueux des conventions de Genève, autorisent, au bout de quelques jours, les médecins français à regagner la France. Avant de partir, les médecins tiennent conférence et profitent d'une légère amélioration de l'état de santé de Cordier pour l'emmener avec eux, ce qui nécessite un moyen de transport que les Allemands veulent bien fournir. Munis d'un passeport allemand, ils franchissent la frontière suisse où les autorités mettent à leur disposition une automobile qui les amène à Bâle d'où ils gagnent par chemin de fer Besançon, le 31 août au matin. Cordier, toujours fébricitant, à nouveau conscient, peut descendre sans aide de son compartiment. Il est amené à l'hôpital militaire auxiliaire n° 102, 6, rue de la Citadelle. En fin d'après-midi De Schacken revient voir son supérieur hiérarchique, camarade de combat et ancien de l'École de Santé Navale ; il le trouve dans le coma. Cordier meurt le 5 septembre 1914 (décès 1914, acte n° 975) à quelques kilomètres du village qui l'a vu naître.

Pour De Schacken "il ne fait pas de doute que la fatigue et la captivité, agissant sur un organisme débilité par de longs et pénibles services coloniaux, sont la cause du décès du docteur Palmyr Cordier". Voici le texte de son avis de décès, publié dans le *Petit Comtois*, obligeamment fourni par Mme Nicole Carel des Archives municipales de Besançon : "Les obsèques du Docteur Palmyr Cordier, chevalier de la Légion d'honneur, médecin major de 1ère classe des troupes coloniales, chef du service médical du 5ème colonial, décédé le 5 septembre 1914, après avoir été fait prisonnier des Allemands à Briey, auront lieu aujourd'hui à 10 heures du matin. De la part de Mme Palmyr Cordier, sa veuve, de Mr Palmyr Cordier, ancien conseiller municipal, et ancien directeur particulier de la Compagnie d'assurances l'Union, son père, et ses amis". La famille pour des raisons de sécurité militaire n'avait manifestement pas été informée de l'endroit exact où était positionné le 5ème RIC lors des combats qui l'avait opposé à l'ennemi. Le docteur Palmyr Cordier est inhumé à Besançon, au cimetière des Chaprais, dans la partie classée du cimetière. Sur sa pierre tombale est écrit :

LOUIS-ARMAND HÉRAUT

Palmyr CORDIER  
Médecin de 1ère classe des Troupes Coloniales  
Chevalier de la légion d'honneur  
1871-1914

Le docteur Palmyr Uldéric Alexis Cordier n'avait pas 44 ans. Il fut déclaré mort pour la France le 25 juillet 1915. L'héritage des travaux de Cordier fut assuré par un brillant universitaire indianiste, Jean Filliozat qui, travaillant à Paris et à Pondichéry, s'efforça de recueillir et de sécuriser les écrits de Cordier dont il fit don à sa mort à la BNF (5). Seule sa mémoire persistait cachée au fond des bibliothèques savantes. Grâce aux longues et opiniâtres investigations d'Arion Rosu, chercheur au CNRS, qui découvrit l'existence d'un fonds Liétard au Wellcome Institute de Londres, il est sorti de l'oubli. Le "médecin colonial" navigue à nouveau sur le média moderne Internet ; il ne peut désormais y être ignoré de ceux qui s'intéressent à la médecine indienne.

#### NOTES

- (1) AUBRY P. - "L'expédition française de Madagascar de 1895. Un désastre sanitaire. Pourquoi ?". *Médecine et Armées* 1979,7, 8, p. 745-751.
- (2) CORDIER P. - "Étude sur la Médecine Hindoue (Temps Védiques et Héroïque)". *Thèse méd. Bordeaux*, 1894, n° 54, 123 p.
- (3) *L'École de Santé Navale - Une école centenaire 1890-1990* (Ouvrage collectif), La Nef, Bordeaux, 1990, 151 p.
- (4) HÉRAUT L.-A. - "Pharo 1907 : origines et devenir des médecins et pharmaciens de la première promotion", *Méd. Trop.*, 2005, 65, 213-218.
- (5) ROSU A. - *Un demi-siècle de recherches ayurvédiques - Gustave Liétard et Palmyr Cordier - Travaux sur l'histoire de la médecine indienne*, Collège de France, Paris, 1989, 615 p.
- (6) Service Historique de l'Armée de Terre : dossier officier, Troupes coloniales, Cordier Palmyr. Château de Vincennes.
- (7) SIMOND P.-L. - "La propagation de la peste", *Ann. Inst. Pasteur*, 1898, 12, p. 625-687.
- (8) YERSIN A. - "La peste bubonique à Hong Kong", *Ann. Inst. Pasteur*, 1894, 8, p. 662-667.

#### RÉSUMÉ

*L'histoire de la médecine coloniale française n'est qu'une parenthèse de trois quarts de siècle dans l'histoire de la médecine militaire. Instruits à la Faculté de médecine de Bordeaux, les élèves officiers de l'École de Santé Navale, appartenant souvent aux élites plébéiennes de la Troisième République, partaient outre-mer porteurs d'un idéal humaniste au nom de leur pays. Certaines promotions perdirent en deux décennies jusqu'à un tiers de leur effectif, le plus souvent par maladies. S'ils exercèrent leur métier de médecin et participèrent à l'essor de la révolution pasteurienne, ils eurent aussi des contacts privilégiés avec les cultures très diverses qu'ils rencontrèrent dans les parties du monde alors sous pavillon français. Médecin, savant linguiste et soldat courageux, le docteur Palmyr Uldéric Cordier en est un des plus parfaits exemples.*

#### SUMMARY

*French colonial medicine is only a short part of French military medicine : three quarters of a century. The officers cadets often belonged to the plebeian elite of the Third Republic, and were educated at the Faculty of Medicine in Bordeaux. They left for oversea territories where they brought a humanistic message on behalf of their country. Some academic classes lost within two decades as many as one third of their numbers, often by illness. They practised medicine and took part in the expansion of pasteurian revolution while they got a lot connections with varied cultures in the parts of the world under the French flag. As a practitioner, a specialist in linguistics and a courageous soldier, Doctor Palmyr Ulderic Cordier is one of the most perfect examples of such men.*

C. Gaudiot